

L'organisation de la ville et du port et la naissance du centre de quarantaine

Seulement une partie des immigrants irlandais s'établissent ici, à Québec, la majorité se dirige vers les Cantons-de-l'Est, Montréal, le Haut-Canada et les États-Unis. Mais les plus pauvres doivent souvent travailler comme débardeurs ou journaliers dans le port afin d'accumuler assez d'argent pour aller ailleurs.

Pendant qu'en haute-ville les nombreux soldats et les officiers transforment la ville en réserve militaire, les matelots, floteurs de bois et immigrants créent un centre cosmopolite de main-d'œuvre dans la basse-ville. L'été et l'automne, ce sont les anglophones qui prédominent à Québec. Ils sont surreprésentés dans les occupations commerciales et professionnelles, la fonction publique et l'armée. Les Canadiens français se retrouvent en compétition avec les immigrants pour les postes de journaliers et d'artisans, sous le regard des Anglais.

La basse-ville est le quartier des marchands, des aubergistes et des ouvriers du port, qui habitent surtout la rue Champlain. Apeurés par le choléra qui sévit en Europe, certains marchands plus fortunés migrent vers le haut du plateau de Québec.

Bien que les conditions de salubrité soient déplorables dans les quartiers ouvriers de la basse-ville, on tente depuis 1795 de faire observer des quarantaines pour les navires, afin de prévenir la propagation des maladies transmises par les nouveaux arrivants. Mais personne n'investit de fonds pour la mise en application des recommandations, et le va-et-vient des immigrants est difficile à restreindre, parce que leur nombre est de plus en plus important.

On ouvre donc temporairement l'Hôpital des fièvres en 1830, à Pointe-Lévy, sous la direction du docteur Xavier Tessier, officier de santé. Selon lui, Pointe-Lévy représente un endroit exceptionnel pour la salubrité, notamment grâce à l'étendue du terrain et à l'exposition aux vents nord-est et sud-est, qui constitue un apport d'air frais pour les malades atteints d'une forte fièvre.

Il s'agit d'un hôpital temporaire pour malades contagieux. Il est situé au pied de la côte de la Cabane des Pères, sur la grève du secteur de Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy appelé plus tard Saint-Antoine-de-Bienville, juste en face de la Pointe-à-Carcy, si l'on regarde un peu vers l'est. On y traite les marins et les immigrants atteints de la scarlatine, de la peste, de la petite vérole, de la rougeole et du typhus. Constatant la hausse du nombre de patients admis à l'Hôpital des fièvres, les gens de Pointe-Lévy commencent à craindre l'éclosion d'une terrible épidémie et ils demandent à la Chambre du Bas-Canada d'agir au plus vite pour fermer cet hôpital.



Afin de protéger les habitants de Québec et de Lévis, une station de quarantaine est érigée sur la Grosse Île, à 48 km en aval de Québec. On choisit cette île à la fois pour son isolement et sa proximité de Québec. Antérieurement, elle était connue des notables anglais et des officiers de garnison comme site de pique-nique et de détente. Concédée à divers seigneurs dès la fin du XVIII^e siècle, Grosse Île est louée au fermier dénommé Pierre Duplain, qui y construit une maison, une grange et une étable. Il emménage avec ses 16 bêtes à cornes, 3 chevaux, 5 moutons et 13 cochons dans le nord-est de l'île, selon le recensement de 1831.



Source : Parcs Canada : 1860 INC. Village de Grosse Île 199_00_IC temp002

En 1832, alerté par la venue du choléra, le gouvernement colonial s'empare de Grosse Île par la force en envoyant le 32^e régiment y construire des installations.

La station de quarantaine est alors mise sur pied dans l'urgence et la précipitation. Ce n'est que quatre ans plus tard que l'État officialise l'indemnisation à M. Duplain pour la prise de possession de ses terres aux fins d'usages publics et qu'un comité calcule l'indemnité à lui verser pour ces quatre années d'occupation militaire.

La nomination d'un comité de santé ainsi que le déménagement de la station de quarantaine du port de Québec sur Grosse Île permettent de prévenir la contagion dans la population. Cependant, ces mesures s'avèrent peu efficaces, puisque les notions d'incubation des maladies sont encore peu connues et les immigrants qui semblent en bonne santé ont la permission de se rendre à Québec. De plus, plusieurs navires outrepassent la quarantaine et atteignent la ville sans arrêter à Grosse Île.

Il faut garder en tête que Grosse-Île est le maillon le plus important des endroits sur le Saint-Laurent dédiés à la prévention des maladies et des épidémies pouvant s'introduire au pays et même aux États-Unis. C'est en principe l'endroit où les navires doivent arrêter pour être inspectés avant de se diriger vers Québec ou Montréal. Cet arrêt se prolonge parfois le temps d'une quarantaine pour s'assurer que personne n'est porteur de quelque infection. Cela ne fait guère l'affaire de plusieurs armateurs qui voient leurs revenus diminués par les délais et qui doivent réduire le nombre de traversées en raison de la courte saison de navigation. La navigation hivernale étant impossible à cette époque.



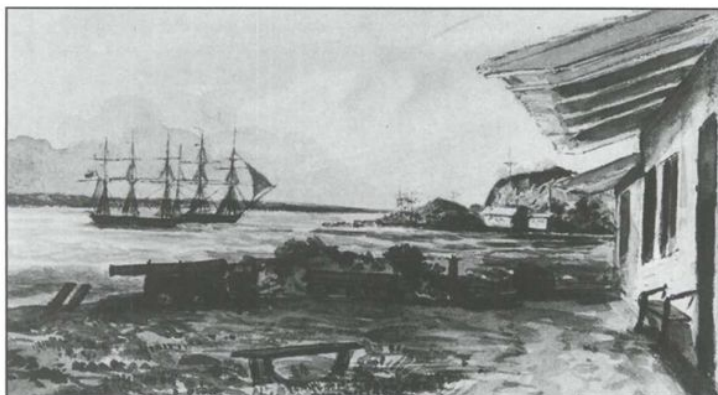
Source : Parc Canada 1857av, INC., Batterie Grosse-Île 199_00_IC_TEMP003

Le choléra

La plupart des ports d'Europe et de Grande-Bretagne, à cette époque, sont infestés de maladies contagieuses et n'ont pas de poste de quarantaine. Le choléra y aurait été introduit par des militaires anglais revenant de l'Inde, et, de là, les immigrants l'auraient transporté outre-Atlantique. Le fait que les voyageurs et immigrants sont logés dans des tavernes et entassés dans des auberges de troisième ordre, à proximité des ports ou dans des caves, rend la contagion inévitable. Aussi prend-elle rapidement de l'expansion parmi les citoyens et travailleurs qui côtoient ces endroits.

Après le choléra asiatique en Europe, au début des années 1830, les autorités ici décident enfin de prendre des mesures de protection, qui sont assez rudimentaires et, de manière générale, assez mal observées.

Lorsque l'armée débarque sur l'île, en 1832, elle entreprend de dégager le sol, d'ouvrir des chemins et d'ériger des bâtiments, autant pour les besoins des immigrants que pour son propre usage. En mai, un hôtel de fortune pouvant loger 300 personnes en santé, un dispensaire, un apothicaire, des salles de bains, une morgue, un lavoir, une cuisine, des hangars et quelques logements d'employés sont prêts. Vers l'est, on érige des casernes pour les soldats, des logements pour les administrateurs civils et militaires, quelques magasins, un mât de signalisation et une batterie de canons pour rappeler aux capitaines insolents ou distraits de jeter l'ancre. Mais ces mesures dissuasives n'empêchent pas certains navires de forcer la garde et de continuer vers Québec.



La Grosse Île avant 1850. Aquarelle de H. Percy. Depuis les casernes des soldats et la batterie de canons de la zone centrale (premier plan), nous distinguons une partie du secteur ouest de l'île, et plus particulièrement le sémaphore, haut perché, et quelques abris ou hôpitaux.
Archives nationales du Canada, C-13656.

Tiré du document : La Grosse-Île : quarantaine et immigration à Québec (1832-1937) de André Sévigny.

Vous êtes maintenant en mesure de répondre aux questions 3 et 4 du questionnaire pour le tirage.

Une autre période de crise s'annonce... lisez la suite dans la troisième chronique.